

## UN CURIEUX FUSIL

J'affectionne en particulier la littérature militaire, non pas que les récits de bataille m'entraînent beaucoup plus que le commun des mortels, mais ce qui me tente dans les ouvrages des hommes d'épée, c'est la franchise avec laquelle ils sont écrits. Ils ont une manière à eux de juger un pays nouveau, les colonies, par exemple. Et puis, le militaire narre bien, il a généralement de la verve, il ne pose pas comme écrivain. Le milieu dans lequel il opère ne subit ni l'influence des partis politiques ni la gêne des ambitions locales. Pour peu qu'il soit observateur il voit très bien les choses et les voit de haut. Sans avoir besoin d'élever son style, le trait marquant ne lui fait pas défaut. La concision ordinaire du langage du soldat le pousse à serrer la phrase et à faire jaillir le mot de la situation. Presque jamais d'ombre, rien du sentiment, une lumière vive, comme un rapport de corps de garde : " Il n'y a pas de porte à la porte, et quand il pleut il tombe de l'eau." Pas moyen de ne pas comprendre.

Si, avec cela, un officier est quelque peu gascon, s'il a un brin d'esprit joyeux, ses lettres seront enlevées à la pointe de la plume et les éditeurs se les disputeront.

Il y a des éditeurs spécialement voués à la publication des ouvrages des enfants de Mars. En Angleterre et en France chaque cercle militaire a son imprimeur attitré. Va sans dire que livres et brochures qui sortent de ces presses sont avant tout destinés aux militaires, le public bourgeois ne se préoccupe guère de ceux qui chassent le tigre

Sur les rives de l'Inde où fleurit le palmier

ou qui chaussent la raquette

Par la neige et les froids du Canada sauvage.

Il ne lit point ces chroniques inspirées, sous un ciel inconnu, par des événements qu'il ne saurait apprécier.

Lorsque j'apprends que telle famille comptait autrefois un officier parmi ses membres, je suis presque certain de trouver en sa possession quelques vieux livres du genre de ceux dont je parle ici.

Je suis tombé, de cette façon, sur deux volumes écrits dans le Bas-Canada, entre les années 1815 et 1820, par un nommé Frédéric Tolfrey qui servait dans un régiment parti du champ de bataille de Waterloo pour aller se reposer à Québec. Nous aussi, nous avons terminé notre guerre et tous ensemble nous ne demandions qu'à jouir de la vie. " Ce temps fameux par cent batailles " avait fini à la longue par être diantrement insipide. Toujours battu, toujours battant, toujours de la poudre à canon, de la mitraille, des baïonnettes, des coups de sabre, toujours enfoncer des objets ronds ou pointus dans le corps de nos semblables, allez donc ! on se lasse de cela plus vite que de la perdrix aux choux.

Ce fut une époque de fêtes, unique dans notre histoire. La prospérité régnait dans la province ; l'or coulait à flot ; l'habitant et le militaire voyaient tout en rose ; Bonaparte était oublié, là-bas, sur son île.

Tolfrey aimait la chasse et la pêche. Le Canada ne lui refusait rien sous ce rapport. Ce qu'il en dit est très intéressant, mais je dois rester dans les étroites limites d'un article de journal et me contenter d'une ou deux anecdotes, tirées du livre en question : *A Sportman in Canada*.

Notre homme a de l'estime pour les Canadiens. Il se montra fier de leur parler français et d'être compris de ces braves gens. Un jour qu'il était à la chasse, avec deux ou trois amis, sur le bord d'un petit lac, non loin d'une

maison de campagne. l'un d'eux tira avec assez de succès sur dix beaux canards, qui s'en allaient baignant, et l'on vit voler la plume au vent. Le chien était lancé et commençait à rapporter, lorsque survint Jean-Baptiste, pâle de colère, les poings fermés, le regard provoquant !

— Ah ! gredins, c'est ainsi que vous traitez mes canards d'appel ! Attendez, je vais vous les faire manger à présent !

Et il allait mettre en marmelade les vainqueurs de Waterloo, lorsque Tolfrey, jugeant la situation d'un coup d'œil, sortit de sa poche une poignée de piastres et la lui présenta.

Jean-Baptiste s'arrêta court dans son élan.

— Ça, par exemple, c'est parler comme on parle ! Fallait donc le dire de suite.

— Payez-vous, mon ami, dit Tolfrey, nous avons fait erreur en tirant sur votre gibier, mais...

— Mais, mais, oui, vous avez raison, vous êtes des gentilshommes, on voit cela. Si vous piquez du côté de la maison, là-bas, tenez, je crois que vous ne trouverez pas mon rhum des îles plus mauvais qu'un autre. Les Canadiens sont pas des fous.

L'accord fut fait... et signé chez l'habitant.

Dans une autre circonstance, un chasseur, de Château-Richer, examinant quatre fusils de luxe récemment importés d'Angleterre par des officiers de la garnison de Québec, ne put s'empêcher de glisser une pointe de critique dans son compliment.

— Les bassinets, dit-il, sont placés trop en avant. La charge s'enflamme donc par le centre, ou à peu près, ce qui occasionne le recul de l'arme, par conséquent un tir moins juste.

— Cependant, lui répondirent les officiers, très surpris de la vérité de cette observation, les meilleurs armuriers de l'Europe ne font pas autrement.

— C'est possible, mais nous autres, à Québec, c'est mieux que cela.

— Voilà qui est étrange. Dites nous comment vous faites. La chose en vaut la peine.

— Nous condamnons la lumière ; nous reculons le bassinet ; nous ouvrons une autre lumière au fond du tonnerre. La charge prend feu par derrière—et va voir si ça recule !

— Savez-vous que les militaires cherchent ce secret depuis 1790, au moins !

— Hé bien ! fallait se recommander à Québec.

Renseignement pris, c'était un humble forgeron qui régénérât ainsi les fusils à pierre, sans se douter qu'il avait presque découvert le mode de chargement par la culasse.

— Il nous en coûtera peut-être deux ou trois guinées, se dirent les officiers, mais la transformation est importante, allons-y de bon cœur.

Lorsque le forgeron vit les belles armes de ces messieurs, il secoua la tête et dit :

— Ça vous coûtera cher !

— Très cher, pensez-vous ?

— Oh ! que oui ! je ne dois pas vous livrer un travail grossier, ça jurerait, voyez-vous, avec les autres parties du canon.

— Après tout, combien ?

— Passablement cher !

— Mais encore ?

— Un gros prix. Je ferai de mon mieux d'ailleurs afin de ne pas nuire à ma réputation.

— Nous payerons ce que cela vaudra. Combien ?

— Ce que ça vaudra ! Vous êtes riches, l'argent ne vous pèse pas aux doigts... Tenez, chacun trois livres six. Qu'en pensez-vous ?

— Va pour l'écu français ! s'écrièrent les officiers, qui ne revenaient pas de leur étonnement en présence de cette modeste prétention.

Tolfrey vivait encore lorsque, en 1840, le fusil à percussion fut adopté. Il écrivit dans les journaux et les revues pour demander que l'on plaçât la base de la cheminée à l'arrière de la charge et cita avec éloge le raisonnement du forgeron de Québec, sans oublier de le mentionner comme inventeur, ce qui montre le bon caractère de Tolfrey.

*Benjamin Sulte*

## LA SIGNATURE DE MURAT

C'était à la bataille de la Moskowa.

La grande bataille couvrait tout le terrain que l'œil pouvait embrasser. Les deux peuples armés s'étaient pris aux dents ; les deux aigles impériaux se perçaient de leurs becs d'airain. Tout atome était brûlé par une balle, tout sillon d'air noirci par un boulet.

Un jeune cavalier, portant le gracieux costume de la garde napolitaine, arrive tout à coup sur le champ de bataille. Les balles sifflent autour de lui, mais il reste impassible au milieu de cette pluie de mort.

— Le roi de Naples ! crie-t-il, où est le roi de Naples ?

— Partout ! répondent cavaliers, fusilliers, grenadiers, artilleurs ; partout ! partout !

Le Napolitain aperçoit bientôt le héros dans un petit vallon où les boulets et les balles se croisent avec furie. Murat, en se pavanant sur son cheval, avec une fatuité sublime, une cravache à la main au lieu d'épée, donne des ordres, se répand, est partout.

A la vue du soldat de sa garde, il sourit et s'avance vers lui. Celui-ci lui remet une lettre de Caroline. Le roi la lit en pleurant ; pendant sa lecture, l'air produit par le passage des balles agitait le papier.

— Comment as-tu osé, dit-il au jeune homme, venir jusqu'à moi, à travers ce déluge de fer meurtrier ?

Le garde répondit avec un éclair dans les yeux :

— Je voulais être digne de mon roi !

Murat ne répondit rien. Tirant d'un fourreau de fer une feuille de papier, il écrivit quelques mots de réponse à Caroline. Après quoi, il baisa la lettre, la plia et la tendit au messager.

Prenant ensuite une seconde feuille de papier, il écrivit de nouveau. Quand il eut fini, se tournant vers le jeune homme :

— Voici ce que j'écris pour toi à la reine. Et il lut :

" Le comte Giacomo (c'était le nom du messager) a été nommé capitaine à la garde du roi de Naples sur le champ de bataille de la Moskowa."

— Tiens, ajouta-t-il, en tendant le papier au jeune homme, prends ton brevet et retourne dans le doux pays de Naples.

— Votre Majesté, dit le jeune homme, a oublié de signer ?

— C'est juste, dit le roi, je vais signer, donne.

Et Murat, déployant la feuille, la tint suspendue par dessus la tête de son cheval :

— La voilà signé, dit-il en riant.

Trois balles avaient troué le papier.

La santé d'une paysanne qui trait les vaches inspire toujours de vives inquiétudes. Cette infortunée va sans cesse de *pis en pis*.